



LA FILLE DU HAMEAU

I

Sous le frais ombrage d'un chêne,
Un beau jour du printemps nouveau,
J'aperçus, jouant dans la plaine,
Une fillette du hameau.
Son sourire était plein de charmes
Et me faisait rêver aux cieux ;
Jamais l'amertume des larmes
N'avait terni ses beaux yeux bleus.

Qu'elle était belle, enfant de mon village,
Rêve chéri du matin de mon âge !
Pourquoi donc fuir, ô premières amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?....

II

Elle grandit, ange candide,
Et j'admirais sur son front pur,
La grâce et la beauté splendide,
Et la flamme en son œil d'azur.
Ce fut la vierge caressante,
Au doux printemps de mes amours :
L'idéal qu'un poète chante,
Riant soleil de mes beaux jours.

Qu'elle était belle, enfant de mon village
Ange du ciel que j'aimai sans partage !
Pourquoi donc fuir, ô premières amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?

III

Un jour, aimable enchantresse,
Elle me promit son amour
Et répondit à ma caresse ;
Oh ! ce fut là mon plus beau jour !
Qui rallumera cette flamme
Dont brûlait mon cœur enchanté ?
Qui fera rentrer dans mon âme
Tout le bonheur que j'ai goûté ?

Qu'elle était belle, ô fille du village,
Quand je l'aimais, au printemps de mon âge !
Pourquoi donc fuir, ô premières amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?

IV

Un soir d'angoisse et de tristesse,
Une ombre sur mon front passa ;
Elle pâlit sous ma caresse
Et son sourire s'effaça.
Trois jours après, sa voix brisée
Me disait un adieu cruel
Et loin de mon âme blessée
L'ange s'envolait vers le ciel.

Qu'elle était belle, enfant de mon village,
Partie, hélas ! au printemps de son âge !
Oh ! pourquoi fuir, ange de mes amours ?
Pourquoi ? pourquoi ne pas rester toujours ?

EDGAR DE BREVAN.

UNE VIELLE AMIE

NOUVELLE

I

Un dimanche matin, le père
Maurel dit à Mariette :

—Si nous allions au cime-
tière, petite ; qu'en penses-
tu ?

Mariette, qui rangeait les
casseroles du pauvre mé-
nage sur la planche de bois
blanc, au-dessus de la che-
minée, dit, les yeux gros de
larmes et en joignant les

mains :

—Oh ! oui, papa ; je n'osais pas te le demander.
Le père Maurel reprit :

—Eh ! petite, mets ton beau chapeau et ta robe
de coton rose....

Il allait ajouter : " que ta mère t'a achetées huit
jours avant de mourir," mais il n'acheva pas sa
phrase.

Mariette sauta au cou de son père et s'écria,
presque joyeuse :

—Je suis prête à l'instant, papa. Nous ache-
terons chez la mère Balthazar une grosse botte de
violette et de roses, n'est-ce pas, qui sentent si
bon, comme celles que tu apportais quelquefois à
la pauvre maman, le samedi soir, et nous l'attache-
rons à la croix....

Le père Maurel ne répondit rien, mais il sécha,
du revers de la main, deux grosses larmes qui lui
roulaient dans les moustaches....

II

Un pâle soleil de septembre, dans le ciel tout
bleu :

Les feuilles jaunies tourbillonnent lentement
dans les allées du cimetière, désertes encore à cette
heure matinale. Elles jonchent le gazon, s'ac-
crochent aux couronnes et aux croix de fleurs des
tombes et semblent dire à ceux qui pleurent :
" Regardez donc comme tout s'en va : notre rôle
aussi est joué et nous mourons...."

Dans un sentier détourné, tout au bout, à l'é-
cart, bien loin du luxe des monuments de marbre
et de pierre, le père Maurel et Mariette sont age-
nouillés dans le gazon, devant une croix de bois
noir, grossièrement taillée....

Au-dessous de l'inscription, qui enseigne aux
passants le nom et l'âge de celle qui dort sous ces
six pieds de terre,—combien donc d'entre eux
ne l'ont jamais lue ?—entre les bras de la croix, un
gros bouquet de roses et de violettes parfume la
tombe et le sentier.

Un vieux saule-pleureur penche au-dessus ses
grands bras chevelus et une petite fauvette, l'oi-
seau des cimetières, s'égosille en un air de folle
gaieté. Mais le père Maurel et Mariette n'en-
tendent rien. Le monde n'existe plus pour eux,
lorsque, la tête penchée sur les genoux, ils prient,
ils conversent avec la *maman*, dans ce langage
mystérieux qui unit et rapproche les âmes, même
dans la mort. Ils prient et lorsque le père Mau-
rel se relève enfin, le front tout baigné de sueurs,
des larmes plein les yeux, il se rappelle, chaque di-
manche, les dernières paroles de la mourante :

—Tiens, papa, lorsque je n'y serai plus, pense à
moi, mais ne laisse pas Mariette sans mère : il y a
là-bas, rue de la Roquette....

Et elle était morte sans avoir achevé.

III

Alors, sans rien dire, le père Maurel donnant la
main à Mariette, on redescendait vers Paris.

Ils pleuraient tous les deux, comme chaque di-
manche, du reste, et ces larmes soulageaient leur
douleur.

Mais pour se montrer fort, le père Maurel les
refoulait, tant bien que mal.

Paris s'étendait là-bas, dans la brume de l'hor-
izon, où le dôme des Invalides reluisait au soleil et,
entre les maisons, un peu partout, se dressaient
des flèches d'église, des coupoles, des faites de mo-
numents, à l'infini....

Le père Maurel s'arrêta, enthousiasmé.

—Mariette, regarde, donc là-bas, ce gros soleil
tout jaune. Que c'est beau, hein ? Ce sont les
Invalides, avec le tombeau de l'Empereur....

La petite soupirait et, entre de nouvelles larmes
qui lui montaient aux yeux, elle disait :

—Oh ! je les connais bien, les Invalides ; nous
y avons été trois fois, avec maman, n'est-ce pas ?
Toujours ce souvenir !

Mais regarde donc la tour Eiffel, continuait-il,
en étendant le bras.... Tu sais, ce soir, on l'illu-
mine. Ce sera un bel incendie, va.... Nous irons
voir si tu veux ?

Il riait, faisant tourner sa canne entre les doigts,
mais rien ne pouvait la distraire de son chagrin, et
elle dit :

—Oh ! oui, je voudrais bien, si maman était avec
nous....

Alors le père Maurel s'arrêta, et, la regardant

avec un sourire :

—Hein si nous allions boire un coup de " blanc"
chez la mère Mathieu, tu sais bien, la vieille amie
de la maman : qu'en penses-tu ?

La figure de Mariette s'éclaira aussitôt et elle
s'écria :

—Quelle bonne idée, papa Maurel !

Et, se faisant bien câline, elle l'attira à elle et
lui dit à l'oreille :

—Est-ce que Petit Jean sera là, au moins ?

—Ah ! cette fois-ci, Mariette, tu m'en demandes
trop long, dit-il, tout joyeux du résultat qu'il avait
obtenu. Mais, si nous allions voir ?....

IV

Il n'était pas là, Petit Jean. Une grosse fièvre,
assez inquiétante, paraît-il, le tenait cloué sur son
lit, depuis huit longs jours, et vous pensez bien que
la maman Mathieu n'était pas des plus gaies.

Et cependant, lorsqu'elle vit entrer le père Mau-
rel et Mariette, les yeux tout rougis de larmes, la
douleur des autres soulagea un peu la sienne. Le
malheur a parfois de ces rapprochements.

C'était, après le cimetière, leur pèlerinage de
presque tous les dimanches.

Il faisait si bon, dans cette jolie salle ensoleillée,
où tout respirait le calme et la tranquillité, que les
trois amis en oubliaient pour un peu le souvenir
de leurs morts, car la mère Mathieu était veuve et
toute seule avec Petit Jean.

Et puis, elle était du pays, et son vin blanc des
coteaux de Touraine se laissait joliment boire, je
vous en réponds !

Mais ce dimanche là, il manquait quelque chose :
Petit Jean n'était pas là et Mariette, toute triste
dans son coin, ne gazouillait pas de son gai babill
de rossignol.

Le père Maurel lui-même vidait son verre sans
enthousiasme, par habitude, et la bouteille était
presque vide, qu'il n'avait pas une seule fois claqué
de la langue, ce qu'il ne manquait jamais de faire.

Il se décida enfin à parler :

Et comme ça, maman Mathieu, il est malade, le
"gosse" ? Rien de sérieux, au moins, un gros
rhume, n'est-ce pas, une petite indisposition, sans
conséquence....

La mère Mathieu branlait la tête, ne répondant
rien, comme perdue dans un long rêve triste.

Le père Maurel reprit :

—Oui, les enfants, c'est pas commode, surtout
lorsque le père est parti, comme chez vous.... ou
la mère, comme chez moi, et je me suis demandé
plus d'une fois si je ne ferais pas mieux....

Mariette, qui regardait dans la rue, le nez collé
à la vitre, ne le laissa pas achever :

—Je veux m'en aller, papa, dit-elle au bout d'un
instant. Si nous partions, dis ?....

Le père Maurel la prit par la main, la mit à
cheval sur ses genoux et lui passa les doigts dans
les cheveux en disant :

—Je veux bien, Mariette, mais il ne fera pas
plus gai chez nous que chez la mère Mathieu, la
vieille amie de ta mère. Enfin, puisque tu le veux,
nous irons voir : d'ailleurs, la nuit descend et il y
a plus de dix pas jusque chez nous. Du reste,
nous reviendrons dimanche. Petit Jean sera guéri,
bien sûr, n'est-ce pas, maman Mathieu, et vous
pourrez jouer ensemble toute l'après-midi, jusqu'au
soir.

Elle était toute rassérénée :

—Oh ! oui, c'est cela et nous achèterons un beau
jouet pour Petit-Jean, au bazar de l'hôtel-de-ville,
un gros polichinelle, avec une bosse et un chapeau
de gendarme....

Et sautant au cou de maman Mathieu, pour
l'embrasser avant de partir, elle lui dit :

—Au revoir, madame Mathieu : faites tous nos
compliments à Petit-Jean et dites-lui que je prie-
rai le bon Dieu pour sa prompte guérison, n'est-ce
pas ?....

V

Et alors, au moment de se quitter pour huit
jours, maman Mathieu se sentit encore plus triste
que tantôt, elle ne savait trop pourquoi.

Plus que jamais, elle voyait le grand vide de
son existence, de cette vie brisée et solitaire, où
l'on sait qu'il manque quelque chose, un absent,

